

## RAPPORTS ENTRE L'AFRIQUE ET L'ESPAGNE AU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE\*

*Charles-Emmanuel Dufourcq*

Le plaisir que j'ai à prendre la parole, une fois de plus, en votre prestigieux *Archivo de la Corona de Aragón*, grâce à mon excellent collègue et ami Federico Udina, est multiplié pour ainsi dire, aujourd'hui, puisqu'il s'agit pour moi de parler du sujet auquel j'ai consacré la plus grande part de mes recherches historiques depuis plus de trente ans: l'Espagne et l'Afrique du Nord.

Ce thème de recherches et de réflexion permet de percevoir ce qui a été historiquement, c'est à dire hier, ce qui est encore maintenant et ce qui sera plus encore peut-être demain, l'un des plus grands problèmes du monde, le plus grand peut-être pour les hommes: les rapports entre l'Occident et l'Orient.

En effet, quel est le problème Occident-Orient? Quelle est sa portée? Je dois avouer que je ne suis pas de ceux qui, voient l'histoire, c'est à dire l'évolution de l'humanité, avec des oeillères qui restreignent le champ de vision au terrain économique. Occident et Orient, Afrique et Espagne, c'est évidemment une série de relations commerciales, mariti-

\* Cette conférence a été faite en espagnol, mais elle a été rédigée en français.

mes, monétaires, celles d'hier, d'aujourd'hui et de demain; mais c'est beaucoup plus; c'est un problème de rapports intellectuels, spirituels, mentaux, les rapports entre des groupes humains qui constituent ce que nous pouvons appeler des peuples, des royaumes, des tribus ou des nations, qui possèdent des structures mentales différentes, des composantes cérébrales différentes. Evidemment, la foi et la formation religieuses — christianisme des uns, non-christianisme des autres — sont pour beaucoup dans cette différence mentale entre l'Occident et l'Orient. Mais je crois, je crois sans en être sûr, que cette différenciation religieuse, pour importante qu'elle soit, n'est pas tout. Je pense qu'il y a aussi quelque chose de plus difficile à définir, qui provient sans doute du passé romain de l'Occident, car la cellule-mère du Proche-Orient a été l'Arabie, qui n'a jamais été romanisée ni hellénisée, pas plus que l'Extrême-Orient.

Par conséquent, cet immense problème Occident-Orient est au cœur même du problème Espagne-Afrique, aussi bien pour ce XIII<sup>e</sup> siècle qui retient ici notre attention cette semaine, que pour les siècles antérieurs et postérieurs. Il m'a paru d'autant plus utile de rappeler cela, que ce problème est lié à la trame essentielle de l'histoire médiévale de l'Espagne, terrain de heurts et de contacts entre islam et chrétienté, entre structures orientales et structures occidentales, pour parler comme mon jeune collègue Pierre Guichard<sup>1</sup>.

La perspective historique à dimension humaine générale qui s'aperçoit dans le sujet que je suis chargé de vous exposer, peut se jalonner par les divers éléments que nous connaissons, des relations hispano-africaines du XIII<sup>e</sup> siècle: surtout des faits que j'appelle géo-politiques, mais aussi diverses données économiques. Faits et données dont je vais vous parler successivement, en divisant donc mes propos en deux parties, de très inégales longueurs d'ailleurs.

<sup>1</sup> Edité d'abord en espagnol sous le titre *Al-Andalus: Estructura antropológica de una sociedad islamica en Occidente* (Barcelona, 1976), le livre de P. Guichard auquel je fais allusion, a été ensuite remanié et publié en français: *Structures sociales «orientales» et «occidentales» dans l'Espagne musulmane* (Paris-La Haye, 1977). J'en ai fait un compte-rendu critique en cours de publication dans *Les Cahiers de Civilisation Médiévale*, Poitiers, 1980.

## I. LA DISPARITION DE L'ULTIME EMPIRE AFRICANO-ESPAGNOL ET SES CONSÉQUENCES

La première constatation d'ensemble qui se fait quand on contemple l'histoire des relations hispano-africaines du XIII<sup>e</sup> siècle, est la disparition de l'empire almohade. L'immense Etat de l'aube du VIII<sup>e</sup> siècle qui englobait tout le *dar al-islam*, depuis l'Asie centrale et l'Indus jusqu'à l'Atlantique, avait perdu son unité dès les environs de l'an 750, et cela avait distendu les liens hispano-africains; mais aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, du fait de l'essor de groupes tribaux berbères originaires du Sahara mauritanien et du sud marocain actuels, sous la domination des pieux guerriers surnommés almoravides puis sous celle des rigoureux croyants appelés almohades, une très puissante unité ibéro-berbère s'était forgée dans le cadre arabo-musulman et elle existait encore au début du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est est ensemble impérial hispano-africain dirigé par la dynastie almohade des Mouménides, qui se disloqua et se défit dans la première moitié de ce siècle; on peut même préciser: dans la seconde décennie du siècle, après la fameuse victoire des hispano-chrétiens sur le champ de bataille de Las Navas de Tolosa (1212).

Certes, après cet effondrement, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle subsiste, et pour 250 ans encore, un *al-Andalus* réduit, constitué en royaume nasride de Grenade; mais, il est complètement séparé et indépendant de l'Etat marocain, dont les Mérinides prennent la direction à Fès, et des autres royaumes du Maghrib. Et si à partir de 1275, les marocains conduits par ces Mérinides s'emparent à diverses reprises de quelques points du royaume grenadin et y demeurent durant de plus ou moins longues périodes, le plus souvent théoriquement comme alliés et amis de ce royaume andalou, mais parfois contre lui, jamais ne fut reconstitué un grand Etat réunissant le Maghrib extrême et ce qui subsistait d'*al-Andalus*.

Par conséquent, et voici le premier trait caractéristique de l'histoire que nous étudions ici, le XIII<sup>e</sup> siècle est celui au

cours duquel l'Afrique cessa d'être ce qu'elle était depuis le VIII<sup>e</sup> siècle pour l'Occident chrétiens ibérique: un péril offensif. Le danger qui durait depuis un demi-millénaire, celui de l'irruption des nord-africains sur le sol espagnol, a donc pris fin au XIII<sup>e</sup> siècle; ce fut alors sa disposition définitive, au moins jusqu'à nos jours, car il n'est pas exclu que le XXI<sup>e</sup> siècle voie de nouveau les nord-africains déferler en Espagne.

La portée de la disparition de l'ultime Etat africano-espagnol médiéval à la suite de la bataille de Las Navas de Tolosa, fut consolidée par un autre fait capital du XIII<sup>e</sup> siècle: la conquête de Tarifa par *Sancho IV el Bravo* sur les musulmans en 1292. En ce temps, chacun le sait, des trois cités européennes sises sur le détroit de Gibraltar — Tarifa, Algéciras et Gibraltar — celle qui était le point fort le mieux organisé pour permettre ou interdire le franchissement du détroit était Tarifa, dont *Sancho IV* disait qu'elle était *la llave de España*.

En nous remémorant ainsi les faits hispano-africains les plus notables du XIII<sup>e</sup> siècle, en allant de 1212 à 1292, de Las Navas à Tarifa, nous venons de nous placer sur ce que l'on peut appeler la ligne de faite des relations hispano-africaines durant ce siècle. Mais cela ne suffit pas. Il faut maintenant analyser la profondeur du changement.

La disparition progressive de l'empire almohade qui s'éteignit seulement en 1269, recroquevillé qu'il était alors, depuis des années, en une portion du Maroc méridional, eut comme corollaire — ce que l'on peut appeler une troisième période de *taïfas* dans l'histoire de la péninsule ibérique, mais cette fois, la zone de *taïfas* s'étendit aussi sur le Maghrib. J'entends par là que l'échiquier géopolitique musulman hispano-africain se présenta, dès les alentours de 1215, de telle manière que les royaumes chrétiens de la péninsule purent agir sur son ensemble, comme ils l'avaient fait sur le seul sol ibérique durant les précédentes périodes de *taïfas*, postérieures, l'une au califat de Cordoue, l'autre à l'empire des almoravides. Voilà pourquoi après 1212-1213, les relations entre ces royaumes hispano-chrétiens et l'Occident musulman ne se déroulèrent pas simplement sur le sol péninsulaire; ce ne fut pas seulement la *reconquista* des Baléares, des royaumes de Valence et de Murcie, de Cor-

doue, de Séville, de toute l'Andalousie occidentale et des terres de l'Algarve; vers les pays qui restaient des Etats musulmans, l'effort chrétien d'enveloppement et de pénétration ne se limita point à la pression castillane sur le royaume de Grenade obligé dès 1246 à se reconnaître tributaire de saint *Fernando III*: il s'orienta vers le Maghrib, comme il l'avait fait dès le Maghrib, comme il l'avait fait dès le XI<sup>e</sup> siècle vers les *taifas d'al-Andalus*.

De cette orientation vers l'Afrique, nous entrevoyons quelques aspects portugais et navarrais et nous connaissons bien les activités castillanes et catalano-aragonaises. Il y eut immixion des princes et de sujets de tous les Etats péninsulaires chrétiens dans les Etats maghribins, tantôt d'une manière spontanée et instinctive, tantôt avec une volonté délibérée de manoeuvres, et ce à la fois des initiatives individuelles de portée personnelle et humaine, avec des aspirations religieuses, ou par goût des aventures militaires, par appétit de richesses et par vues politiques. Tout se mêle en effet dans les mobiles et le comportement des hommes; c'est d'ailleurs là ce qui nous interdit de réduire l'étude de l'évolution historique à une analyse et à une explication socio-économiques.

De cet «appel de l'Afrique» entendu par l'Espagne chrétienne, retenons les données les plus. Je commencerai par la Navarre, bien qu'il y ait peu à en dire; du moins est-ce significatif, car il s'agit d'une part d'un trait peut-être légendaire mais symbolique, d'autre part de la participation à une croisade. Un annaliste fameux de la Navarre médiévale, le R. P. Moret, qui écrivit ses *Anales de Navarra* vers 1700, nous dit que *Sancho el Fuerte* qui régna de 1194 à 1234, fit des prouesses belliqueuses au Maroc. Le certain est que ce roi navarrais séjourna en 1200 dans l'empire almohade, pour y négocier un traité d'alliance destiné à menacer la Castille, qui venait d'arracher à la Navarre l'Alava et le Guipuzcoa; cette paix ou alliance navarro-almohade était en vigueur en 1201<sup>2</sup>. Mais, dès 1207, *Sancho el Fuerte* se réconcilia avec la Castille; et, conscient du danger que représentaient les almohades

<sup>2</sup> Cf. RYMER, *Foedera... inter reges Angliae et alios...* t. I, Londres, 1704, p. 126; et LACARRA, *Historia del Reino de Navarra en la Edad Media*, Pamplona (1975-1976), éd. en un vol., pp. 230-231.

pour la chrétienté, il se trouva sur le champ de bataille de Las Navas de Tolosa en 1212, aux côtés du Castillan *Alfonso VIII*. Les coups d'épée qu'aurait donnés sur le sol marocain le roi Sancho semblent sujets à caution car rien ne prouve que ce prince soit allé en Afrique lors de son séjour dans le califat almohade; il n'est pas impossible, cependant, qu'il ait mis quelque temps son ardeur militaire au service du calife en l'aidant à guerroyer contre des rebelles —dans *al-Andalus* (?)—. Bien que les relations hispano-africaines d'après 1212 soient fondamentalement différentes de ce qu'elles avaient été avant cette date, on peut en effet nuancer cette distinction, en ce qui concerne le goût des exploits et des aventures militaires, plus ou moins monnayées. Je rappelle, par exemple, que vers 1140 un vicomte de Barcelone, le fameux Reverter, chef d'une milice chrétienne au service de l'empereur almoravide, avait été le principal général de cet Etat sur le sol marocain face à l'insurrection almohade. Mais c'était alors une époque de *taifas*, ce qui n'est pas le cas pour les alentours de l'an 1200. Je ne crois donc guère aux prouesses sur la sol marocain attribuées par une tradition navarraise à *Sancho el Fuerte*. Mais cela nous rappelle que des chevaliers du XIII<sup>e</sup> siècle pouvaient rêver de combattre en terre d'islam, au service d'un émir, comme l'avaient fait le Cid en Espagne au XI<sup>e</sup> siècle et le vicomte Reverter au Maroc au XII<sup>e</sup>.

L'autre aspect connu des relations navarro-africaines du XIII<sup>e</sup> siècle est un fait bien établi mais tout différent: dans l'armée du roi de France saint Louis (le cousin germain de *san Fernando*) partie en croisade contre Tunis en 1270, se trouvait le comte de Champagne, roi de Navarre, Thibaut II, qui atteint de la peste comme saint Louis mourut sur le chemin du retour, en Sicile, à Trapani, en décembre 1270. Il s'agit là d'un aspect plus français qu'espagnol des relations entre la chrétienté et l'islam. Du moins cela met-il en valeur le côté proprement religieux de ces rapports.

Pour ce qui est des contacts entre le Portugal et l'Afrique, nous y retrouvons avec une coloration ibérique l'aspect «aventure militaire» et l'aspect «apostolat chrétien», qui sont deux composantes de l'élan hispanique vers la terre maghribine. Aux alentours de 1220, un infant portugais, dom Pedro, que *Jaume el Conqueridor* transforma plus tard en

*dominus regni Maioricarum*,<sup>3</sup> commanda une milice chrétienne portugaise à Marrakech, au service du calife enfant al-Mostancir (1213-1224) fils et successeur du vaincu de Las Navas, le calife an-Nacir décédé en 1213. Cet infant Pedro (né en 1187, mort en 1256) était le frère du roi *Alfonso II* de Portugal (1211-1223). Il était en mauvais termes avec ce monarque; nous ne pouvons donc pas déduire de sa présence à Marrakech comme chef d'une troupe ou de la garnison chrétienne, qu'on découvre ainsi une ingérence politique portugaise au Maroc. Mais, cet infant portugais était le petit-fils du comte de Barcelona *Ramon Berenguer IV* et de la reine d'Aragon *Petronilla*; il était donc le cousin germain du comte-roi *Pere el Catòlic*, l'oncle «à la mode de Valence» de *Jaume el Conqueridor*. Peut-être eut-il des contacts avec sa famille maternelle catalano-aragonaise quand il servit au Maroc avec une compagnie recrutée par lui au Portugal. Le goût de l'aventure, celui de l'exotisme, un intérêt certain pour le monde musulman contribuent sûrement à expliquer cette équipée qui se place, somme toute, dans le prolongement de celle réalisée quelque 80 ans plus tôt par Reverter, le vicomte de Barcelone. Mais la manière dont ensuite l'infant Pedro passa su service direct de *Jaume el Conqueridor* à Majorque et tenta peu après d'harmoniser les rapports entre le comte-roi et les musulmans valenciens vaincus, donne une dimension politique au moins indirecte, à sa présence à Marrakech. Quant au côté religieux, il est indéniable: la milice de l'infant Pedro avait un chapelain, *Yôão Robert*, antérieurement chanoine de Coimbre; ce prêtre resta à l'écart des tentatives de prédication faites à Marrakech par quelques franciscains arrivés vers 1220, en venant précisément eux aussi du Portugal, mais il réussit, quand ils furent martyrisés, à récupérer leurs dépouilles et à les faire ramener au Portugal. Ce prêtre avait donc acquis droit de cité à Marrakech, en s'y cantonnant dans son rôle de pasteur des soldats chrétiens de cette ville.

Toutes les facettes que l'on entrevoit dans l'histoire mal connue de la présence au Maroc de *Pedro de Portugal* se

<sup>3</sup> La meilleure étude de mise au point sur cet infant Pedro de Portugal se trouve dans ÁLVARO SANTAMARÍA, *Mallorca del Medioevo a la Modernidad: Alba del Reino de Mallorca - Pedro de Portugal, infante desterrado*, in MASCARO PASARIUS, *Historia de Mallorca*, Palma, 1970.



retrouvent, plus marquées encore, dans ce que nous savons des relations castillano-marocaines.

Vers 1220, alors que l'infant portugais exerçait un commandement à Marrakech, un Castillan, «Ibn Gonzalo», c'est à dire «le fils de Gonzalo» était à la tête d'une compagnie chrétienne à Meknès. D'après les sources arabes, il était «de sang royal» et plus précisément «le fils d'une sœur de don Alfonso», soit, semble-t-il, un neveu d'Alphonse VIII de Castille ou d'Alphonse IX de Léon; on nous dit aussi qu'il était en mauvaises relations, tout comme Pedro de Portugal, avec son «parent», oncle ou cousin, qui régnait sur son pays. Les chroniqueurs arabes le nomment Abou Zakariya Yahya, ce qui pour-rait inciter à penser qu'il était converti à l'islam; mais, rien n'est moins certain, étant donné qu'en *tierra de moros*, les chrétiens se paraient parfois de noms arabes.

La parallélisme entre l'existence de la milice portugaise du Sud marocain et celle de la milice castillane ou léonaise de la région de Fès permet de supposer qu'après la mort du calife an-Nasir (1213) les almohades obtinrent de royaumes chrétiens d'Espagne, l'envoi de petites troupes qui pouvaient leur être une précieuse force auxiliaire contre les éléments nord-africains qui commençaient à se révolter, notamment les Mérinides dressés dès 1216 contre le pouvoir du calife al-Mostancir<sup>4</sup>. Nous savons, d'ailleurs, qu'en 1215 une ambassade castillane envoyée au nom du roi enfant *Enrique I* débarqua à Salé et y conclut un traité avec le *makhzen* almohade d'al-Mostancir, pacte renouvelé en 1221 par la reine Berenguela qui venait de succéder à son jeune frère Enrique. Puis vers 1228, saint Ferdinand, c'est à dire *Fernando III*, le fils de doña Berenguela, conclut un accord avec le calife almohade al-Mamoun (1227-1232). Parmi les clauses de ce dernier pacte, en figurait une que nous connaissons bien: envoi à Marrakech d'une milice chrétienne de 500 hommes, qui fut commamdee par un certain Sancho; il est remarquable que ce départ d'une troupe castillane pour le Sud marocain ait été décidé à peu près au moment où venait apparemment de se terminer le séjour de

<sup>4</sup> On conçoit, d'ailleurs, que le roi de Portugal et celui de Castilla ou de Léon aient été heureux de faire partir ainsi au loin, qui un frère, qui un neveu ou cousin, pareillement turbulent.



Pedro de Portugal à Marrakech, cet infant arrivant alors en Catalogne et y entrant en tractations diverses avec *Jaume el Conqueridor*, à la veille de la *reconquista* de Majorque. Cet ensemble de données forme une série assez explicite.

Mais voici que l'orientation espagnole vers l'Afrique apparaît alors comme marquée avec éclat du sceau religieux. Nous sommes en 1228, c'est à dire à un moment où ni Majorque, ni Valence, ni Cordoue, ni Séville, ni Murcie, ne sont encore perdues par l'islam. Or, selon le chroniqueur arabe Ibn Abi Zar, par l'une des clauses du pacte qu'il conclut avec saint Ferdinand, al-Mamour, s'engagea à ne pas admettre la conversion de chrétiens à l'islam et même à tolérer la propagation du christianisme. Il s'agit là d'une décision extraordinaire, incroyable, complètement incompatible avec la loi islamique. C'est incompréhensible, du point de vue musulman; et bien des historiens pensent que c'est là une invention d'Ibn Abi Zar, désireux de ternir ou même de discréditer à jamais la mémoire d'al-Mamoun. Peut-être; mais, du point de vue chrétien, il est tout à fait normal que cette clause exorbitante ait été exigée par le saint qu'était *Fernando III*. Nous sommes en effet alors en pleine période d'offensive apostolique chrétienne vers le Maroc; et la Castille prenait la tête de cette offensive. J'ai déjà évoqué le souvenir des francisains martyrisés à Marrakech, alors que l'infant portugais Pedro exerçait un commandement dans cette ville. Ces tentatives de diffusion du christianisme s'étaient poursuivies, arrêtées par de nouveaux martyres en 1225. L'Eglise, en accord avec le roi de Castille, voulait que refrenne e cet effort de propagation de la foi chrétienne mais désirait qu'il pût désormais s'effectuer à l'amiable, sans que le martyr menaçât les prêtres. En 1226, le pape avait donc ordonné à l'archevêque de Tolède, Rodrigo Jiménez de Rada, de consacrer un évêque de Marrakech, en le choisissant «prudent et discret»; ce fut un dominicain, nommé Domingo. Quand en février 1230, al-Mamoun fit son entrée à Marrakech avec sa milice castillane, une véritable alliance s'affirma entre l'Eglise, la Castille et le calife; c'est alors que dans un discours prononcé à la Grande Mosquée de la ville, al-Mamoun rompit avec la doctrine religieuse almohade, pour revenir au strict sunnisme malikite, en prononçant au passage quelques paroles rendant hommage au prophète

Jésus, authentique «quide» (*mahdi*) envoyé aux hommes par Dieu. Il s'efforçait ainsi de mettre au point une sorte d'entente ou de compromis entre le christianisme et l'islam, pour harmoniser les diversités religieuses avec sa politique: en ce temps, il avait pratiquement renoncé à *al-Andalus* et cherchait à se maintenir en Afrique, en s'appuyant contre ses rivaux almohades et contre les Mérinides sur les Etats chrétiens de la Péninsule.

Après sa mort inopinée survenue en 1232, les califes ar-Rachid (1232-1242) et as-Saïd (1242-1248), ses successeurs, pour-suivirent plus ou moins sa politique, mais avec moins d'éclat: à Marrakech, Sijilmassa, Meknès, Fès, ils continuèrent à avoir des troupes chrétiennes à leur service contre les marocains rebelles; un évêque siégeait encore au Maroc, mais à Fès maintenant et non plus à Marrakech. Le pape Grégoire IX (1227-1241) qui avait été mis au courant, avec un certain retard, bien entendu, des formules ébauchées ou envisagées par al-Mamoun, crut que l'empire almohade réduit au Maroc allait devenir chrétien pour survivre: en 1233, il écrivit au calife ar-Rachid pour lui dire combien il espérait sa conversion au christianisme; c'était là mal comprendre les données du problème marocain du moment. Quelques années plus tard, en 1246 Innocent IV (1243-1254) récidiva, pareillement en vain, auprès du calife as-Saïd.

Mais la chrétienté oscillait entre ce rêve de conversion pacifique d'un souverain africain et de son peuple et une politique plus réaliste d'annexions qui pourraient être suivies de christianisation. Un fait bien curieux le démontre: en 1245, alors que la ville de Salé-Rabat était disputée entre le calife almohade as-Saïd et les Mérinides, un ancien gouverneur de cette cité, enfui en Espagne et lié d'amitié aux chevaliers de l'Ordre de Santiago, décida de remettre à cet ordre ses droits sur Salé et cette zone. Et le pape d'écrire au calife as-Saïd, pour que celui-ci remette cette ville à des troupes chrétiennes, afin d'y consolider son pouvoir contre les rebelles marocains. Mais, évidemment, les almohades s'efforçaient d'utiliser les chrétiens contre ces insurgés, sans envisager de céder un secteur du Maroc aux castillans. L'Ordre de Santiago ne reçut donc pas Salé à l'amiable. Cependant, en Andalousie, la progression de *san Fernando* se poursuivait: Séville devint chrétienne en 1248. Désormais, la

Castille disposait d'une base de départ excellente vers le Maroc atlantique. Aux manœuvres, aux intrigues et à la politique d'immixtion, succédèrent dans l'esprit des castillans la pensée et la volonté de réaliser une «grande croisade d'Afrique», pour prolonger en terre marocaine la *reconquista* de l'Andalousie océanique.

Dès lors, s'enchaînent la création de la flotte de Séville et l'organisation de l'amirauté de Castille; et bientôt résonne l'affirmation contenue dans *Las Cántigas* d'Alfonso X el Sabio: «*Conquerra... Marrocos et Ceta et Arcilla...*»

Le front méditerranéen n'est pas oublié, grâce au «protectorat» castillan établi dès 1243-1244 sur l'émirat de Murcie, avec l'installation de troupes chosétiennes en quelques points forts annexés notamment Carthagène. Aussi est-ce à la fois du littoral sévillan et du littoral murcien, que la force castillane cherche à atteindre l'Afrique: en 1257, c'est l'occupation —éphémère— du port de Taount à quelques kilomètres à l'Est de l'embouchure de la Moulouya; en 1260, c'est la grande expédition contre Salé et l'occupation provisoire de cette ville en septembre; à partir de 1258, au plus tard, un prélat est évêque, *in partibus*, de Ceuta et peu après 1260 s'esquisse peut-être une opération contre cette ville. Mais tous ces efforts tournent court, ce qui n'est pas étonnant: la reconquête territoriale et spirituelle de l'Andalousie n'était pas encore achevée. La révolte du royaume murcien et de l'Andalousie occidentale au long des années 1264-1269, le prouve bien et met fin aux projets d'expansion au Maroc nourris par *Alfonso el Sabio*.

Cette histoire hachée, que je viens de résumer, démontre que dans le Maroc du XIII<sup>e</sup> siècle, la Castille reprit la politique tantôt souple, tantôt agressive, qu'elle avait eue en s'adaptant aux circonstances dans les royaumes de *taïfas* des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Son horizon africain ne se limitait d'ailleurs pas au Maroc: à Tunis, deux fils de *san Fernando*, l'infant *Enrique* et l'infant *Federico*, commandèrent des compagnies de milice castillane vers 1260-1270, et l'infant *Enrique* de nouveau vers 1290. De même, aux alentours de l'an 1300, un bâtard de *Sancho IV el Bravo*, Juan Sánchez, fut à la tête d'une autre milice castillane, au Maroc; et... Nous sommes mal informés sur cet ensemble d'activités militaires à reflets politiques, que les castillano-léonais eurent au Maghrib à diverses

reprises. Mais tout laisse apparaître qu'elles furent plus considérables qu'on ne le pense en général.

On est bien mieux documenté sur le rôle de la Couronne d'Aragon; j'ai d'ailleurs déjà eu souvent l'occasion d'écrire et de parler sur cette question. Que discerne-t-on de plus important? Très vite, de petites compagnies de miliciens catalano-aragonais furent en service dans le royaume abdalouadide, qui naquit autour de Tlemcen et d'Oran, au temps de la dislocation de l'empire almohade, et pareillement dans le double royaume hafside, qui se constitua alors en Ifriqiya avec comme capitales principales Tunis et Bougie et autres centres urbains régionaux, Constantine et Tripoli. Parmi les capitaines catalans qui exercèrent un commandement dans l'armée tlemcénienne, se connaissent Pere de Vilaragut pour ce qui est des environs de 1265, le fameux Guillem Galcerán pour les alentours de 1270, et un bâtard de *Pere el Gran* (Pierre III d'Aragon) Jaume Pérez, au début du règne de son père. En Ifriqiya hafside, il y eut au milieu et dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle une présence militaire et politique catalano-aragonaise fort active, notamment avec un capitaine Guillem de Moncada, présence accompagnée de démonstration de force sur le littoral par les amiraux Conrad Lancia et Roger de Lauria, avec des opérations de débarquement pour apporter quelque aide à un prince ou à un prétendant, dans l'espoir d'y gagner quelque profit financier et d'acquiescer une influence. Tout cela culmina avec l'attaque de *Pere el Gran* contre Collo (port sis à quelque 70 km au nord de Constantine) et son séjour dans cette ville, occupée par ses troupes durant plusieurs semaines de l'été 1282, ce en liaison à la fois avec la fameuse insurrection des Vêpres Siciliennes contre les français de Sicile, et avec une insurrection de Constantine contre le souverain hafside de Tunis. Le résultat territorial africain de ce déploiement de forces catalano-aragonaises dans le secteur médian de la Méditerranée fut en 1284-1285 la conquête des îles tunisiennes des Kerkannah et de Djerba par Roger de Lauria, l'amiral de la Couronne d'Aragon, suite et prolongement de la conquête de la Sicile et de Malte.

Vers le «Maghreb extreme», c'est à dire vers le Maroc, il y eut aussi toute une orientation politico-maritime catalano-aragonaise, mais elle ne fut pas toujours perspicace, à la

différence de l'attitude castillane qui, elle, sut soutenir les almohades contre la force montante des Mérinides, au moins jusqu'en 1248. Certes, les catalans virent just s'ils essayèrent de s'emparer de Ceuta en 1234, ce qui n'est d'ailleurs pas certain, mais ils eurent en 1274-1275 la maladresse d'aider les Mérinides à achever l'unité marocaine, en aidant à leur installation à Ceuta: *Jaume el Conqueridor* vit davantage l'intérêt financier immédiat qu'il tirait de cette annexion, que sa portée politique catastrophique pour l'Espagne chrétienne.

Mais si elle fut ainsi entachée d'une grave erreur, la politique de la Couronne d'Aragon envers le Maghrib fut dans l'ensemble bien pensée et adroitement orientée. Son bilan est clair; immixtion dans les affaires intérieures d'Ifrîqiya, de Tlemcen et de Maroc, afin d'y ancrer quelque influence politique; perception d'argent, sous forme de tributs directs ou à la faveur de prêt de soldats et de bateaux aux émirs, cet argent étant perçu en dinars d'or, comme les *parias* qu'avaient versées les royaumes de *taïfas* des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles; conclusion de traités de trêve et de commerce, permettant les activités mercantiles des catalans. La portée ultime de ces pressions et ingérences diverses est révélée par une clause d'un traité conclu à Tlemcen en 1286 entre le sultan abdalouadide Othman et le roi d'Aragon *Alfonso III: l'alcaït*, autrement dit le *caïd*, nommé par le comte-roi à la tête de la troupe catalano-aragonaise au service du sultan de Tlemcen exerçait pleine autorité, y compris le droit de rendre justice selon le *fuero* d'Aragon, sur tous les chrétiens, marchands, soldats et prêtres, de quelque royaume ou ville ils fussent, résidant dans l'Etat abdalouadide ou y passant. D'autres clauses de traités nous informent sur le côté financier de cette ingérence: des représentants officiels de la Couronne d'Aragon étaient installés, à l'occasion, dans les douanes des Etats maghribins, pour y contrôler les modalités de perception des droits et en percevoir parfois un pourcentage, tout cela en liaison avec les fondouks et consulats catalans ponctionnant dans les principales villes marchandes de l'Afrique du Nord, c'est à dire surtacet dans des ports.

Tout ce qui vient d'être rappelé nous a amenés à glisser insensiblement du plan politique au plan économique, tant tout est imbriqué dans la réalité. Voilà donc le moment de regrouper en une seconde partie de cet exposé, l'essentiel de

ce que nous savons sur les relations commerciales entre l'Espagne chrétienne et l'Afrique du Nord au XIII<sup>e</sup> siècle.

## II. L'INTÉRÊT QU'AVAIENT LES MARCHÉS AFRICAINS POUR LES COMMERÇANTS DES ROYAUMES CHRÉTIENS D'ESPAGNE

Des relations commerciales à répercussions financières et même directement monétaires existaient dès avant le XIII<sup>e</sup> siècle entre l'Espagne chrétienne et le *dar al-islam*, tant le Machreq qu'*al-Andalus* et ses prolongements maghribins; elles se rattachaient aux grandes routes économiques arabes qui unissaient Alexandrie et Almérie, Majorque et le Maghrib, ou encore Séville et Salé, aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, au XII<sup>e</sup> et au début du XIII<sup>e</sup>. D'ailleurs, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> et jusqu'au XV<sup>e</sup>, se poursuivirent les rapports du royaume de Grenade avec l'Égypte et avec le Maghrib, caractérisées notamment par la fréquente importation de blé marocain, voire tlemcénien, à Alméria ou à Malaga.

Pour ce qui est des relations maritimes et commerciales entre les divers royaumes de la Couronne de Castille et l'Afrique, on est mal renseigné dans l'état actuel de la documentation connue, mais on aperçoit quelques traits significatifs particulièrement l'intérêt ressenti pour Salé, que j'ai déjà signalé dans son contexte politico-religieux, et qui prend toute sa valeur, quand on se rappelle que cette ville était un des points d'arrivée de l'or d'Afrique Noire sur les rivages marocains. Divers détails connus par nous, presque par hasard, révèlent une pénétration commerciale castillane au Maroc. Dans *al-Bayan*, le chroniqueur arabe Ibn Idari signale au passage le rôle que jouait en 1234 dans la zone almohade du Maroc, un «intendant» castillan nommé Juan «Kis», pourvoyeur de la milice chrétienne, importateur de

diverses denrées, négociant avec les marocains, et ce dès avant la *reconquista* de Séville, dès avant la transformation de l'émirat de Murcie en royaume tributaire et «vassal» de *san Fernando*, partiellement occupé par lui. Après 1248 date de la frise de Séville, ce négoce castillan avec le Maroc dut se développer. Un acte majorquin de 1300 nous apprend qu'en avril 1296 un bateau sévillan arriva de Berbérie à Formentera. Grâce au texte d'un traité de trêve et commerce conclu en 1293 entre le comte-roi *Jaume II* et le sultan d'Egypte, nous savons que le monarque catalano-aragonais conclut cet accord en son nom, certes, mais aussi en celui du roi de Castille *Sancho IV el Bravo*. Cela démontre qu'il y avait déjà des relations commerciales et peut-être maritimes entre la Castille et l'Egypte. Tout laisse donc entendre que devenue ville chrétienne, Séville conserva certains éléments de sa «vocation» commerciale des temps islamiques, tant vers Salé que vers Alexandrie.

Pour ce qui est de la Couronne d'Aragon, nous avons une documentation relativement abondante, dont le premier élément important est le célèbre «acte de navigation» expédié de Monzón en 1227 par *Jaime el Conquistador*, imposant la priorité des bateaux barcelonais dans le port de la capitale catalane, pour tout trafic effectué avec les pays d'outre-mer, «d'Alexandrie à Ceuta». La désignation précise de ces deux ports, les seuls mentionnés dans l'acte, démontre l'importance capitale qu'ils tenaient dans le commerce de Barcelone; cette mention indique quels étaient les pôles du trafic catalan, et donc les deux routes maritimes et commerciales sur lesquelles s'effectuait le négoce international mené par Barcelone: d'une part, la route de l'Orient, c'est à dire celle que l'on appelle communément la route des épices; d'autre part, celle du Maghrib. Le traité de 1293 que j'évoquais il y a un instant à propos des relations entre la Castille et l'Egypte, est une preuve éclatante de l'attachement qu'avaient les Catalans à la route de l'Orient, donc au commerce avec le Machreq; ce traité suit, en effet, de deux ans la prise de Saint-Jean d'Acre par la chrétienté, c'est à dire l'écroulement du dernier bastion de l'ex-royaume chrétien de Jérusalem; et il est conclu bien que ait le pape interdisant désormais tout commerce avec l'Egypte. Ainsi, de l'acte de navigation de 1227 au traité aragono-égyptien de 1293, la



continuité de l'intérêt représenté par Alexandrie et le Machreq pour les catalans est absolument remarquable et significative. Ye rapelle qu'entre ces deux dates, avait eu lieu la création du fondouk et du consulat des catalans à Alexandrie. Quant à l'autre pôle du commerce catalan que révèle l'acte de 1227, Ceuta, il est le point géographique servant de repère essentiel à ce que j'appelle par opposition à la «route de l'Orient», «la route de l'Afrique», par opposition «a la «route des épices», «la route de l'or, de la laine, des cuirs, et du blé».

Le grand historien que fut Jaume Vicens Vives a discerné, il y a longtemps déjà, l'antériorité de cette route par rapport à la fameuse route des épices. On comprend facilement les causes profondes de cette ancienneté: le Maghrib forma le socle de l'empire almoravide puis celui de l'empire almohade, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles; il était donc, ne serait-ce que par l'or qui en provenait, un élément important des rapports économiques existant alors entre *al-Andalus* et les Etats chrétiens de la péninsule ibérique. L'injection de cet or provenant souvent de Ceuta fut un facteur, peut-être décisif, de l'essor naissant de l'économie catalane dès le XI<sup>e</sup> siècle, voire dès le X<sup>e</sup>. Voilà comment les barcelonais découvrirent très tôt l'intérêt que représentaient le marché de Ceuta et aussi tous les autres ports maghribins. Certains d'entre ces ports servaient comme escales vers Ceuta, d'autres comme escales vers Alexandrie, ou au retour de ces deux pôles extrêmes. Dans tous les cas, outre les dinars d'or, on y trouvait cuirs, peaux et laine, et diverses autres marchandises, notamment du blé. Vicens Vives appelait cette route «la route de l'or, de la laine et des esclaves»; il oubliait le blé; et, d'autre part, je pense qu'il a eu tort de la tenir pour un axe à aspect fondamentalement servile: c'était la guerre sur terre et la course sur mer qui étaient les sources essentielles du commerce des esclaves, plus que la traite, bien que des marchands allassent parfois en acheter sur les côtes maghribines, voire en embarquer qui se donnaient librement comme esclaves<sup>5</sup>.

Ce négoce entre le Maghrib et l'Espagne chrétienne, qui permettait donc aux catalans, mais aussi aux castillans, de se

<sup>5</sup> En 1274, par exemple, dans le sultanat abdalouadide de Tlemcen: DUFOURCO, *L'Espagne catalane et le Maghrib*, Paris, 1966, p. 139.

procurer de l'or et d'acheter diverses marchandises, permettait aussi de fructueuses exportations occidentales, notamment celle des draps. Le réseau mercantile qui s'établissait peu à peu ainsi, s'articulait à l'ensemble des rapports politiques et structuraux, qui s'installaient au même moment entre la chrétienté ibérique et les états maghribins, les rapports que j'ai exposés dans la première partie de cet exposé: traités de trêve permettant à tel ou tel émirat d'«acheter» la paix, fonctionnement des douanes, perception de droits, organisation des fondouks, des consulats et de petites colonies marchandes hispano-chrétiennes, essentiellement catalanes, recrutement de milices et prêt de bateaux; ce dernier aspect des rapports officiels était d'ailleurs amplifié par des initiatives particulières: par le nolisement de navires catalans à des marchands maghribins, pour des liaisons entre divers ports du *dar al-islam*.

Bref, les relations étaient intenses. Un seul registre majorquin de «licences de départ» est conservé, qui date du XIII<sup>e</sup> siècle. Il donne une liste des bateaux sortis du port de Majorque, celle des départs entre le 25 janvier et le 18 mars 1284; nous savons ainsi qu'il y avait alors, en plein hiver donc, quatre départs de bateaux de Majorque, en moyenne, *chaque semaine, vers le Maghrib. Le résultat le plus incontestable de ces liaisons et de ces activités multiples est bien connu: peu à peu, l'or africain a afflué vers l'Espagne chrétienne.*

### III. CONCLUSIÓN

Au cours de cet exposé, nous avons constaté que le goût de l'aventure, les calculs politiques, les appétits monétaires, les initiatives commerciales ont pareillement contribué à tisser des rapports étroits entre l'Espagne chrétienne et l'Afrique; mais nous avons aussi rencontré l'Eglise, représentée à la fois par des papes, des évêques, des frères

mendiants et des prêtres séculiers. Cet arrière-plan religieux a été un élément essentiel du temps: la foi existait intensément au XIII<sup>e</sup> siècle; elle n'était pas un alibi ni un prétexte. Si des franciscains coururent au martyre en Afrique, en prêchant publiquement l'Evangile et en traitant l'islam d'erreur satanique, c'était pour que leur sang féconde la terre du pays et la rende chrétienne. Le saint catalan Raymond de Penyafort, le bienheureux majorquin Ramon Llull — dont l'action en Afrique se déroula surtout au début du XIV<sup>e</sup> siècle — voulurent la conversion des infidèles. Il y a là une dimension profonde de l'orientation espagnole vers l'Afrique, qui contribue à expliquer la politique d'*Alfonso X el Sabio*, tout comme le rôle joué par le dominicain catalan Ramon Martí auprès du roi de France saint Louis, quand ce prince préparait sa croisade vers Tunis.

Bien entendu, cette sublimation d'une orientation et d'un élan n'empêche que subsistaient, tenaces, d'autres motivations: les appétits terre à terre, la quête de l'argent et de beaux bénéfices, l'ambition politique, l'orgueil ou la vanité d'un prince; mais ces facteurs humains n'en étaient pas moins indirectement au service de la foi chrétienne. Je crois pouvoir affirmer que par-delà la variété des mobiles et celle des activités, l'Espagne chrétienne du XIII<sup>e</sup> siècle pensa et voulut la «reconquête» de l'Afrique; je dis bien «reconquête», car il s'agissait de récupération par la chrétienté de terres et d'âmes qui lui avaient été enlevées, par l'islam. Ce dessein n'était d'ailleurs pas sans rapport avec le vieil idéal de la Croisade, car le Maghrib pouvait être à ce point de vue une escale et une étape vers la Terre Sainte, comme saint Louis et Ramon Llull lo discernèrent.

Certes, la conjoncture politique ne fut pas favorable à la matérialisation de ce rêve: l'Espagne chrétienne n'était pas unie. La Navarre n'était déjà plus qu'un petit Etat éloigné du monde arabo-musulman. Le Portugal ne s'était pas encore vraiment éveillé à sa «vocation» atlantique, qui ne l'entraîna avec force vers l'Afrique qu'au XV<sup>e</sup> siècle. Seules, la Castille et la Couronne d'Aragon se sentaient déjà pleinement appelées par l'Afrique au XIII<sup>e</sup> siècle. Depuis la conquête de Majorque en 1229-1230, la Catalogne qui regardait vers l'Afrique même auparavant, disposa d'une base excellente pour intensifier ses activités en terre maghribine; j'ai émis, il

y a longtemps déjà, l'hypothèse que les catalans cherchèrent peut-être à s'emparer de Ceuta dès 1234. Ceuta qui dès 1227 — je le répète — était un pôle d'attraction essentiel pour leur commerce. Le texte d'un procès de 1302, conservé dans les archives municipales de Barcelone, nous permet de connaître nominativement des marins et des bateaux catalans qui allèrent sur la côte océanique du Maghrib: à Safi en 1278; à Mazagan et à Safi en 1282; et par deux fois, à des dates imprécises postérieures à 1262, dans le port de Salé. Voilà qui démontre que bien avant le fameux voyage effectué en 1291 par les frères génois Vivaldi, les catalans avaient l'habitude de franchir le détroit de Gibraltar pour se rendre sur les côtes méridionales du Maroc atlantique, et qu'ils concurrençaient génois et castillans dans ce port de l'or qu'était Salé.

Tout ce que j'ai détaillé dans mon exposé prouve que castillans et catalans s'intéressaient pareillement à l'Afrique. Voilà quelle est l'origine du fameux accord conclu à Monteagudo en 1291 entre le catalano-aragonais Jaume II et le castillan Sancho IV. Ce pacte explicite la volonté commune de conquérir le Maghrib qui animait les deux grandes monarchies espagnoles chrétiennes du XIII<sup>e</sup> siècle: la Castille s'emparerait du Maghrib à l'ouest de la Moulouya, c'est à dire du Maroc, tandis que la Couronne d'Aragon ferait la conquête des pays sis à l'est de la Moulouya, à savoir l'Algérie et la Tunisie actuelles. Ce traité de 1291 est un prolongement de ceux qu'avaient conclu en 1179 à Cazola et en 1244 à Almisra ces deux mêmes puissances pour le partage d'*al-Andalus*. Il n'en est pas moins certain qu'il n'a pas germé spontanément dans l'esprit des deux souverains: il est la résultante du développement d'orientations et d'activités catalano-aragonaises et castillanes. Il prouve que la Castille avait déjà des ambitions politiques, à coloration religieuse, en même temps que des activités martimes et commerciales que nous connaissons mal, tout comme la Couronne d'Aragon. Il est établi qu'aux alentours de 1230-1240 et encore vers 1250, les catalans n'étaient pas moins attirés par le Maroc que par les autres pays maghribins; ils l'étaient peut-être même davantage. Si en 1291, la Couronne d'Aragon renonça au Maroc, par le traité de Monteagudo, ce ne fut qu'en apparence: la continuité des activités et des manoeuvres catalano-aragonaises dans ce Maghrib extrême s'est

affirmée après 1291. La reconnaissance par *Jaume II* de l'existence d'une aptitude castillane au Maroc n'est donc pas liée à un repli catalan. Elle est simplement la démonstration que la Castille était déjà très engagés sur les eaux océaniques vers l'Afrique et sur celles du détroit de Gibraltar, surtout par Séville et par les traditions maritimes et commerciales de cette ville, qui étaient un legs de son passé antérieur à la *reconquista*.

L'aspect castillan mal connu des relations hispano-africaines de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle est une voie de recherches, difficiles à faire, qui pourraient s'entreprendre si des archives notariales, municipales, ecclésiastiques ou nobiliaires le permettaient. Ne pourrait-on pas progresser dans la connaissance des rapports qu'eurent alors Séville ou Cadix, Murcie et Carthagène ou Alicante avec le Maghrib? C'est cette interrogation et cette espérance que je sou mets à votre réflexion et à vos efforts, pour terminer cet entretien<sup>6</sup>.

<sup>6</sup> On trouvera mes sources et mes références dans plusieurs de mes livres et articles. Sur les rapports des catalano-aragonais avec le Maghrib, voir mon livre *L'Espagne catalane et le Maghrib aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1966. Sur Pedro de Portugal: *ibid.*, pp. 97 et 188; et mon article «Les relations du Maroc et de la Castille pendant la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle», in *Revue d'Histoire et de Civilisation du Maghreb*, núm. 5, Alger, 1968. Sur les rapports castillano-marocains: *ibid.*, et mon article: «Un projet castillan du XIII<sup>e</sup> siècle: La Croisade d'Afrique», dans cette même revue, núm. 1, Alger, 1966. Sur la place du Maghrib dans l'expansion de la Couronne d'Aragon, voir dans le volume *Segundo Congreso Internacional de Estudios sobre las Culturas del Mediterráneo Occidental* (Barcelona, 1975), Barcelona, 1978, ma communication sur «La route maghribine par rapport à celle des îles et des épices». Sur l'expansion atalane sous Jaume el Conqueidor, voir ma communication «Vers la Méditerranée orientale et l'Afrique», au *X Congreso de Historia de la Corona de Aragón* (Zaragoza, 1976), avec en appendice l'analyse de 177 actes, dans le volume *Jaime I y su época*, Zaragoza, 1979. Sur les bateaux et les activités portuaires, voir mon livre: *La Vie Quotidienne dans les ports méditerranéens au Moyen Age* (Provence-Languedoc-Catalogne), Paris, 1975.